

pas à attendre de cette tâche la moindre réconciliation entre des « jeux de langage », dont Kant, sous le nom de facultés, savait qu'un abîme les sépare et que seule l'illusion transcendante (celle de Hegel) peut espérer les totaliser dans une unité réelle. Mais il savait aussi que cette illusion se paie au prix de la terreur. Le XIX^e et le XX^e siècle nous ont donné tout notre saoul de terreur. Nous avons assez payé la nostalgie du tout et de l'un, de la réconciliation du concept et du sensible, de l'expérience transparente et communicable. Sous la demande générale de relâchement et d'apaisement, nous entendons marmonner le désir de recommencer la terreur, d'accomplir le fantasme d'êtreindre la réalité. La réponse est : guerre au tout, témoignons de l'imprésentable, activons les différends, sauvons l'honneur du nom. [...]

1988

Stuart Hall

Nouvelles ethnicités

- ↳ Stuart Hall, « New Ethnicities », dans Mercer Kobena (dir.), *Black Film, British Cinema*, ICA Documents 7, Londres, Institute of Contemporary Art, 1988
- ↳ « Nouvelles ethnicités », dans *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, trad. par Christophe Jaquet, Paris, Amsterdam, 2008, p. 206-210

[...] Les remarques apportées ici s'attachent à identifier et à caractériser un changement considérable et toujours en cours dans les politiques culturelles noires. [...] La meilleure manière de penser ce changement, c'est de le considérer comme le passage d'une lutte pour les relations de représentation à une politique des représentations elles-mêmes. [...] Il s'agit toutefois d'une question complexe. Premièrement, c'est la rencontre théorique entre les politiques culturelles noires et le discours d'une théorie culturelle critique eurocentrée et largement blanche qui, ces dernières années, a fait se focaliser tant d'analyses sur les politiques des représentations. Ce genre de rencontre est toujours difficile, sinon périlleux. (Je pense en particulier à des personnes noires rencontrant le poststructuralisme, le postmodernisme, la psychanalyse et le féminisme.) Deuxièmement, ce changement marque ce que je ne puis qu'appeler la « fin de l'innocence » ou la fin de la conception innocente d'un sujet Noir essentiel. La fin du sujet Noir essentiel est, là encore, de plus en plus débattue, mais ses conséquences politiques n'ont pas toujours été pleinement mesurées. Ce qui est en cause ici, c'est la reconnaissance de l'extraordinaire diversité des positions subjectives, des expériences sociales et des identités culturelles qui composent la catégorie « noire » ; c'est-à-dire la reconnaissance que le terme « noir » est essentiellement une catégorie politique et culturelle *construite*, qui ne peut se fonder sur un ensemble

de catégories transculturelles ou transraciales fixes, et qui, par conséquent, ne sont pas garanties par nature. Ce que cela met en jeu, c'est la reconnaissance de l'immense diversité et différenciation de l'expérience historique et politique des sujets noirs. Ce qui implique inévitablement un affaiblissement ou un déclin de l'idée selon laquelle la « race » ou toute autre notion composite de race tournant autour du mot « noir » puisse jamais garantir l'efficacité d'une pratique culturelle, ou déterminer de façon définitive sa valeur esthétique.

Nous pouvons le dire ici sans détour. Un film n'est pas nécessairement bon parce que c'est un Noir qui l'a fait. Il n'est pas nécessairement « dans le vrai » pour la seule raison qu'il traite de l'expérience noire. Une fois que l'on pénètre dans la politique de la fin du sujet Noir essentiel, on est forcément plongé dans un maelström de polémiques et de débats politiques incessants, contingents, sans garanties : une politique critique, une politique de la critique. Il n'est plus possible de fonder la politique noire sur une simple stratégie de renversement, en mettant à la place de l'ancien méchant sujet blanc essentiel le nouveau sujet noir essentiellement bon. Cette formulation peut sembler menacer d'effondrement tout un monde politique. Mais on peut aussi l'accueillir avec un immense soulagement, en voyant s'évanouir ce qui passa un temps pour une fiction nécessaire, à savoir que toutes les personnes noires sont *bonnes* ou que toutes les personnes noires *se ressemblent*. Après tout, c'est l'un des principes de base du racisme que de dire qu'« on ne peut pas les différencier parce qu'ils se ressemblent tous. » Ce qui n'est pas pour faciliter la conception d'une politique qui fonctionnerait avec et au travers de la différence et qui, sans pour autant supprimer les intérêts et les entités hétérogènes, serait capable de construire ces formes de solidarité et d'identification qui rendent la lutte et la résistance possibles ; une politique qui pourrait effectivement tracer les frontières politiques sans lesquelles toute contestation est impossible, sans pour autant les fixer pour l'éternité. Il faut pour cela que les politiques noires passent de ce que Gramsci appelait la « guerre de manœuvre » à la « guerre de position », c'est-à-dire la lutte pour les positionnalités. La difficulté de conceptualiser une telle politique (et la tentation de dériver vers une sorte de libéral-pluralisme discursif et sans fin) ne doit pas nous faire renoncer à la développer.

La fin du sujet Noir essentiel implique également une reconnaissance du fait que les questions centrales de la race sont toujours apparues historiquement en articulation, dans une formation, avec d'autres catégories et divisions, et qu'elles n'ont jamais cessé de croiser et de recroiser les catégories de la classe, du genre et de l'ethnicité. (Je fais ici, entre race et ethnicité, une distinction à laquelle je reviendrai.) Pour moi, des films comme *Territories*, *The Passion of Remembrance*, *My Beautiful Laundrette* et *Sammie et Rosie s'envoient en l'air*, par exemple, montrent clairement que le changement est engagé, et que la question du sujet Noir ne peut pas être représentée sans référence aux dimensions de la classe, du genre, de la sexualité et de l'ethnicité¹.

Différence et contestation

Ces politiques des représentations ont également pour conséquence la lente reconnaissance de l'ambivalence profonde de l'identification et du désir. Nous

1. *Territories*
(Isaac Julien, Canada, 1985).
Passion of Remembrance
(Maureen Blackwood et Isaac Julien,
Royaume-Uni, 1985).
My Beautiful Laundrette
(Stephen Frears, Royaume-Uni, 1985).
Sammie et Rosie s'envoient en l'air
(Stephen Frears, Royaume-Uni, 1987).

pensons généralement l'identification comme un processus simple, structuré autour de « moi » fixes que tour à tour nous sommes ou ne sommes pas. Le jeu de l'identité et de la différence qui construit le racisme est alimenté non seulement par le positionnement des Noirs comme appartenant à des espèces inférieures, mais aussi, et en même temps, par un désir et une envie irréprouvables ; et c'est ce jeu dont la reconnaissance *déplace* fondamentalement nombre des catégories politiques que nous considérons jusque-là comme stables, puisqu'il implique un processus d'identification et d'altérité bien plus complexe que celui que nous imaginions.

Le racisme, bien entendu, opère en construisant des frontières symboliques infranchissables entre des catégories racialement constituées, et son système typiquement binaire de représentation ne cesse de marquer, de fixer et de naturaliser la différence entre appartenance et altérité. C'est le long de cette frontière que se produit ce que Gayatri Spivak appelle la « violence épistémique » du discours de l'Autre – de l'impérialisme, du colonisé, de l'orientalisme, de l'exotique, du primitif, de l'anthropologique et du folklorique². Aussi le discours de l'antiracisme s'est-il souvent fondé sur une stratégie d'inversion, renversant l'« esthétique manichéenne » du discours colonial. Fanon ne cesse pourtant de rappeler que la violence épistémique est en même temps dehors et dedans, et qu'elle opère en débordant de chaque côté de la frontière – à la fois ici et là. C'est pourquoi il s'agit non seulement de « peau noire » mais de « peau noire et de masques blancs » – c'est-à-dire de l'internalisation du moi-comme-autre³. De même que la masculinité construit toujours la féminité comme double – à la fois sainte et pute –, le racisme construit le sujet Noir comme noble sauvage et vengeur violent. Dans cette dualité, la peur et le désir se redoublent l'un l'autre et jouent à travers les structures de l'altérité, compliquant sa politique. [...]

L'autre élément inscrit dans cette nouvelle politique des représentations renvoie à la question de l'ethnicité. Je connais bien tous les dangers du concept d'« ethnicité » et j'ai déjà écrit que l'ethnicité, sous la forme du sentiment culturellement construit de l'anglicité et d'une forme particulièrement fermée, exclusive et régressive de l'identité nationale anglaise, est l'une des principales caractéristiques du racisme britannique aujourd'hui⁴. Je sais également que la politique de l'antiracisme s'est souvent construite en termes de contestation de la « multiethnicité » ou du « multiculturalisme ». D'un autre côté, à mesure que se transforment les politiques des représentations du sujet Noir, je pense que nous allons commencer à assister à une contestation nouvelle du sens du mot « ethnicité » lui-même.

Si le sujet Noir et l'expérience noire ne sont pas stabilisés par la Nature ou par quelque autre garantie essentielle, alors ils doivent nécessairement être construits historiquement, culturellement et politiquement – et le concept se référant à tout cela s'appelle « ethnicité ». Le mot ethnicité reconnaît la place de l'histoire, de la langue et de la culture dans la construction de la subjectivité et de l'identité, ainsi que le fait que tout discours est placé, positionné, situé, et que tout savoir est contextuel. La représentation n'est possible que parce que l'énonciation se produit toujours à l'intérieur de codes qui ont une histoire, qui occupent une position à l'intérieur des formes discursives d'un temps et

2. Gayatri Chakravorty Spivak, *Other Worlds. Essays in Cultural Politics*. Methuen, 1987. Voir aussi G. C. Spivak, *Les Subalternes peuvent-elles parler?*, trad. de Jérôme Vidal, Paris, Éd. Amsterdam, 2007.

3. Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, 1952.

4. Stuart Hall, « Racism and Reaction », dans *Five Views on Multi-Racial Britain*, Commission for Racial Equality, 1978.

d'un espace particulier. Le déplacement des discours « centrés » de l'Occident a entraîné une remise en question du caractère universaliste de celui-ci et de sa prétention à parler au nom de tous, tout en étant lui-même partout et nulle part. Le fait que ce fondement de l'ethnicité dans la différence se soit développé, dans le discours du racisme, comme moyen de nier les réalités du racisme et de la répression ne signifie pas que l'on puisse permettre que le mot demeure ainsi éternellement colonisé. Cette appropriation devra être contestée, le terme désarticulé de la position qu'il occupe dans le discours du « multiculturalisme », puis transcodé, comme nous avons jadis récupéré le mot « noir » du système d'équivalences négatives qu'il occupait. Les nouvelles politiques des représentations mettent donc en mouvement une véritable contestation idéologique autour du terme « ethnicité » pour suivre ce mouvement plus loin, il nous faut toutefois d'abord re-théoriser le concept de *différence*.

Il me semble que nous commençons à voir apparaître, à travers les pratiques et les divers discours de la production culturelle noire, des éléments de construction de cette conception nouvelle de l'ethnicité : une nouvelle politique culturelle qui investit les *différences* plutôt que de les supprimer, et qui dépend, en partie, de la construction culturelle de nouvelles identités ethniques. La différence, comme la représentation, est un concept insaisissable, et donc contesté. Il y a la « différence » qui crée une séparation radicale et infranchissable, et il y a la différence positionnelle, conditionnelle et conjoncturelle, plus proche de la notion derridienne de *différance* ; mais si nous voulons conduire une politique, ce mot ne peut être uniquement défini par un glissement indéfini du signifié. Nous avons encore beaucoup à faire pour *découpler* l'ethnicité, telle qu'elle opère dans le discours dominant, de son équivalence avec le nationalisme, l'impérialisme, le racisme et l'État, qui sont les points d'attache autour desquels une ethnicité distincte britannique, ou plutôt anglaise, s'est construite. Je pense toutefois qu'un tel projet n'est pas seulement possible ; il est aussi indispensable. En effet, ce découplage de l'ethnicité de la violence de l'État est implicite dans certaines des nouvelles formes de pratique culturelle qui sont en œuvre dans des films comme *The Passion of Remembrance* et *Handsworth Songs*⁵. Nous commençons à penser à la manière dont il doit être possible de représenter une conception plus diverse et non coercitive de l'ethnicité pour l'opposer à la conception hégémonique et guerrière de l'« anglicité » qui, sous le thatchérisme, donne son équilibre à tant de discours culturels et politiques dominants, et qui, en raison de son hégémonie, ne se représente pas elle-même comme une ethnicité. [...]

5. *Handsworth Songs*
(John Akomfrah, Royaume-Uni, 1986).